



ÉLOGE

DE M. MALOUIN.

PAUL-JACQUES MALOUIN, Pensionnaire-Chimiste de l'Académie Royale des Sciences, Professeur de Médecine au Collège Royal, Médecin ordinaire de la feue Reine; naquit à Caen en 1701, de N. Malouin, Conseiller au Présidial de cette ville & de N. Poupert.

Le père de M. Malouin, qui le destinoit à remplir sa Charge, l'envoya suivre à Paris les études de Droit; mais le jeune homme sans en rien dire, & sans prendre conseil que de lui-même, étudia la Médecine au lieu de la Jurisprudence, en sorte qu'à son retour dans sa patrie en 1730, son père à qui on avoit rendu les meilleurs témoignages de sa bonne conduite, & qui croyoit le revoir Licentié en Droit, apprit avec surprise qu'il étoit Docteur en Médecine: il fallut céder à une inclination si décidée.

L'oncle & le grand-père de M. Malouin avoient exercé à Caen la même profession; sa famille, qui s'est éteinte avec lui, y étoit une des plus anciennes & des plus considérées de la bourgeoisie: elle avoit produit depuis plusieurs siècles, des hommes distingués dans la Médecine & dans la Théologie.

M. Malouin resta trois ans dans sa patrie, il revint ensuite à Paris; son nom y étoit déjà connu parmi les Médecins: M. Geoffroi, Professeur au Collège Royal, obligé d'interrompre une leçon de Chimie, avoit chargé de l'achever M. Malouin son disciple, alors simple Bachelier en Médecine. Quoique le jeune Chimiste ne se fût pas préparé à cette épreuve, il s'acquitta d'une commission si honorable

Hist. 1778.

H

& si hasardeuse, de manière à mériter que M. Geoffroi le choisît désormais pour le remplacer en son absence, & le désignât en quelque sorte pour son successeur; mais M. Malouin étoit absent lorsque M. Geoffroi mourut, & ce ne fut qu'en 1767 qu'il remplaça M. Astruc, successeur de M. Geoffroi.

A son retour à Paris en 1734, il se livra à la pratique de la Médecine, & fut le Médecin d'un grand nombre d'hommes célèbres dans la Littérature & dans les Sciences: il devoit leur confiance & la réputation que cette confiance lui donna bien-tôt, à M. de Fontenelle dont il étoit le parent, & dont il devint l'ami. M. Malouin eut plusieurs autres obligations à ce Philosophe célèbre, & il se plaisoit à publier quelle noblesse, quelle simplicité, M. de Fontenelle savoit mettre dans les services qu'il rendoit, souvent sans attendre qu'on les sollicitât. Il sortoit pour les autres de cette négligence, de cette paresse qu'il se croyoit permis d'avoir pour ses propres intérêts; son amitié étoit vraie & même active; aucun genre de sensibilité ne lui étoit étranger; il en connoissoit sur-tout les peines, & il avoua à M. Malouin, qu'elles étoient les plus cruelles qu'il eût éprouvées, quoique les injustices qu'il avoit si long-temps esquivées dans la carrière des Lettres, eussent fait sentir bien vivement les peines de l'amour-propre à un homme qui auroit été moins Philosophe ou plus personnel. Il savoit, disoit avec plaisir M. Malouin, obliger ses amis à leur insu, & leur laisser croire qu'ils ne devoient qu'à eux-mêmes ce qu'ils tenoient de son crédit & de la juste considération qu'il avoit obtenue. Ce desir d'obliger ne l'abandonna pas dans les dernières années de sa vie, & survécut même à l'affoiblissement de sa mémoire & de ses organes. Un de ses amis lui parloit un jour d'une affaire qu'il lui avoit recommandée: *je vous demande pardon*, lui dit M. de Fontenelle, *de n'avoir pas fait ce que je vous ai promis. Vous l'avez fait*, répondit son ami; *vous avez réussi, & je viens vous remercier. Eh! bien*, dit M. de Fontenelle, *je n'ai point oublié de faire votre affaire; mais j'avois oublié que je l'eusse*

faite. Cependant on a cru M. de Fontenelle insensible parce que sachant maîtriser les mouvemens de son ame, il se conduisoit d'après son esprit, toujours juste & toujours sage; d'ailleurs il avoit consenti sans peine à conserver cette réputation d'insensibilité; il avoit souffert les plaisanteries de ses sociétés sur sa froideur, sans chercher à les détromper, parce que bien sûr que ses vrais amis n'en seroient pas la dupe, il voyoit dans cette réputation un moyen commode de se délivrer des indifférens sans blesser leur amour-propre.

Le Public nous pardonnera de nous être un peu étendus sur la tendre reconnoissance de M. Malouin pour M. de Fontenelle, reconnoissance que plusieurs de nos Confrères partageoient avec lui; nous avons cru devoir rendre ce témoignage aux vertus d'un Sage, dont l'envie n'a point respecté les cendres, parce qu'uniquement occupée de l'intérêt de blesser les vivans, elle se plaît également, selon que cet intérêt l'exige, à déchirer les morts ou à les accabler de louanges exagérées. L'Académie nous pardonnera plus volontiers encore cette courte digression sur un Philosophe illustre, dont la mémoire lui est chère, qui a été si longtemps le digne organe de cette Compagnie, & qu'elle a lieu maintenant de regretter plus que jamais.

M. Malouin trouvoit parmi les Savans & les Gens de Lettres, des malades souvent peu disposés à croire à la certitude de la Médecine; & peu de Médecins en ont été aussi persuadés que lui. Son enthousiasme excessif pour son Art, qui eût paru un ridicule dans un Médecin ignorant, devenoit une singularité piquante dans un Médecin éclairé: la franchise, vertu qu'il portoit au plus haut degré, ne lui permettoit pas de rien dissimuler de cet enthousiasme. Un Philosophe célèbre s'étoit trouvé guéri d'une maladie singulière, après avoir pris assidûment pendant quatre ans un remède ordonné par M. Malouin, il vint le remercier: *vous êtes digne d'être malade,* lui dit M. Malouin. Il ne pouvoit pardonner à ceux qui, ayant été guéris par des Médecins, continuoient à faire des plaisanteries sur la Médecine; cette conduite lui paroissoit

une véritable ingratitude , & il rompit avec un grand Écrivain qu'il avoit traité avec succès , & qui depuis dans ses Ouvrages , avoit attaqué la Médecine & sur-tout les Médecins.

Mais le desir d'être utile l'emportoit en lui sur son humeur contre les détracteurs de la Science qu'il professoit. Dans une dispute assez vive qu'il avoit eue avec l'un d'eux , il avoit répondu sérieusement , & même avec humeur , à quelques-unes de ces plaisanteries sur la Médecine , qui même ne prouvent pas toujours l'incrédulité de ceux qui les font : ce prétendu incrédule tomba malade quelque temps après ; M. Malouin vint le trouver , *je fais que vous êtes malade* , lui dit-il , *& qu'on vous traite mal* , *je suis venu* , *je vous hais* , *je vous guérirai* , *& je ne vous verrai plus* : il tint parole sur tous les points.

Il regardoit la confiance dans les Médecins comme une preuve de la justesse & de la supériorité de l'esprit , & l'on étoit étonné quelquefois de l'entendre ajouter aux justes éloges qu'il donnoit à M.^{rs} de Fontenelle & de Voltaire , que dans leurs écrits , ces deux hommes illustres avoient constamment respecté la Médecine. On opposoit un jour à cette opinion l'exemple de Molière , à qui personne ne pouvoit refuser ni un grand génie , ni une raison supérieure : *voyez aussi comme il est mort* , répondit M. Malouin ; mot d'autant plus plaisant qu'il est vrai , & sans doute le Médecin de Molière (car on fait qu'il en avoit un) auroit pu lui dire avec raison : *faites des Comédies contre nous , si vous voulez , mais la Médecine vous défend de les jouer , sous peine de la vie.*

On pourroit demander lequel doit inspirer le plus de défiance à un malade , ou d'un Médecin trop persuadé de la certitude de son Art , ou d'un Médecin pyrrhonien qui traite une maladie qu'il n'est pas sûr de connoître , & donne des remèdes dont l'effet lui paroît douteux à lui-même ? Cette question n'est peut-être pas facile à décider : le doute semble caractériser un esprit plus sage ; mais il est si facile

& si commode de douter de tout, on acquiert si aisément par ce moyen la réputation d'un bon esprit, que la charlatanerie & l'ignorance ont aussi appris à douter. La bonne foi de M. Malouin étoit si connue, que l'excès de sa confiance ne lui fit rien perdre de celle de ses malades.

Il entra comme Chimiste à l'Académie en 1742; il s'étoit fait connoître auparavant par sa Chimie médicale, Ouvrage utile dans un temps où les remèdes chimiques étoient vantés par quelques Médecins avec un enthousiasme aussi ridicule que dangereux, & rejetés entièrement par les autres, d'après un préjugé absurde qui les regardoit comme moins naturels que les remèdes tirés du Règne végétal. On ne songeoit pas que c'est la même Nature qui produit les mixtes des laboratoires & ceux des jardins.

M. Malouin nous a donné plusieurs Mémoires de Chimie; on y remarque une vaste érudition, beaucoup de scrupule & d'exactitude dans les expériences; mais nous ne pouvons dissimuler qu'on en tireroit peu de vérités nouvelles.

La Chimie doit à Stahl l'heureuse révolution qui en a fait une branche, ou plutôt une des bases de la Physique, & cet illustre Chimiste étoit encore peu connu en France, lorsque M. Malouin s'étoit appliqué à l'étude des Sciences. Les Ouvrages de Stahl, malheureusement trop obscurs, avoient besoin qu'un homme né avec le génie de la Chimie, nous apprît à les entendre, & c'est une des obligations que nous avons eues à M. Rouelle; mais lorsque M. Rouelle commença ses Cours, M. Malouin se livroit à d'autres études. Nous sommes donc contraints d'avouer qu'il n'a point contribué aux progrès rapides que la Chimie a faits en France, dans ces derniers temps, & nous l'avouons, avec d'autant moins de peine, que la Nature lui avoit accordé dans un autre genre des talens distingués.

Aussi renonça-t-il bientôt à la Chimie pour se donner tout entier à la Médecine: obligé quelquefois, malgré son enthousiasme, de reconnoître l'incertitude de son Art, il regardoit cette incertitude comme une suite des mauvaises méthodes,

& non comme un défaut attaché à la Science. Il avoit vu qu'au milieu de ces révolutions, qui ont changé vingt fois la Physique systématique, & rangé successivement les Philosophes sous vingt drapeaux différens, la doctrine d'Hippocrate subsistoit encore entière sur les ruines de tant de systèmes; que si on en excepte les Ouvrages des Géomètres, des Astronomes grecs, & le Livre des animaux d'Aristote, Hippocrate est presque le seul des Anciens où l'on puisse trouver des vérités; qu'enfin, comme les Mathématiques & l'Histoire Naturelle ont fait plus de progrès réels que la Médecine, les Livres d'Hippocrate sont les seuls livres de l'Antiquité où les Modernes puissent apprendre quelque chose, & que même, tandis que les autres Ouvrages ne sont plus pour nous que des monumens de l'histoire de l'esprit humain, ceux d'Hippocrate sont encore une source inépuisable d'instruction. D'après cette considération, qui étoit le plus fort argument que M. Malouin employât pour prouver la certitude de la Médecine, il crut que pour en accélérer les progrès, & la rendre plus certaine, il falloit suivre la méthode d'Hippocrate, multiplier les observations, rapprocher des symptômes des maladies, toutes les circonstances qui peuvent influer sur la santé des hommes, l'air, ses variations, la température, l'humidité, la position des lieux, la nourriture, la manière de vivre de chaque pays & de chaque état de la société. M. Malouin, fixé à Paris, exécuta pour cette capitale & ses environs, ce plan qu'il seroit à desirer que l'on embrassât pour tous les lieux qui peuvent fournir des observateurs, & il continua son travail pendant dix années, jusqu'au moment où il renonça à une pratique étendue.

C'est d'après les Mémoires qu'il a donnés sur ce sujet, qu'il faut apprécier son talent; c'est-là qu'on reconnoît un Observateur exact, timide quand il faut juger, mais hardi dans ses vues, habile à saisir des rapports, sachant les présenter d'une manière frappante, rassemblant tout ce que les Médecins ont écrit, mais discutant leurs opinions, & ne les adoptant que lorsqu'elles sont d'accord avec la Nature,

A la mort de M. Dumoulin, il devint un des Médecins les plus employés de Paris : cette vogue dura vingt-deux mois, au bout desquels il se trouva assez riche pour ne songer qu'au repos ; il acheta une charge de Médecin du Grand-Commun à Versailles. *Je veux me retirer à la Cour*, disoit-il, expression singulière, & qui peut-être ne peut convenir qu'à un Médecin de Paris très-employé. Cette prompte retraite d'un homme qui aimoit à faire le bien, prouve qu'il étoit réellement plus persuadé de la certitude de la Médecine que de ses propres talens.

Ce fut alors qu'il cessa de donner ses Mémoires sur les maladies qui règnent à Paris ; ouvrage utile dont jusqu'ici personne ne s'étoit chargé à sa place : heureusement ce travail, étendu même à la France entière & suivi sur un plan plus vaste & plus régulier, va devenir une des principales occupations d'une Société nouvelle dont l'établissement dut faire espérer à M. Malouin la prompte conversion des détracteurs de la Médecine ; car il étoit trop persuadé pour craindre que des expériences plus répétées, faites plus en grand & d'une manière plus suivie, ne pussent aboutir qu'à augmenter l'endurcissement des incrédules.

Comme il ne vouloit pas malgré son absence rester inutile à l'Académie, il se chargea de décrire l'Art du Boulanger, Art important, peu connu & qui précisément, parce qu'il est de tous les Arts le plus nécessaire au Peuple, est aussi celui de tous sur lequel des préjugés qui s'étendent depuis les procédés mécaniques jusqu'aux soins de la Législation, sont les plus nombreux, les plus absurdes, les plus funestes & peut-être les plus difficiles à déraciner. Les objets qui nous intéressent le plus, sont en général ceux sur lesquels nous raisonnons le plus mal, & il faut savoir ne rien craindre pour voir la vérité aussi-bien que pour la dire.

Cet Art tient à la fois à la Médecine & à la Chimie ; c'étoit pour M. Malouin une double raison de s'en occuper : aussi l'embrassa-t-il dans toute son étendue ; les moyens de conserver le blé, d'en connoître les différentes qualités, de le

réduire en farine, les diverses espèces de farines, leur degré de bonté, l'analyse du blé, l'histoire naturelle des Plantes, qui, dans les différens climats, fournissent, soit de la farine, soit une nourriture journalière qui remplace le pain, la description de la méthode de former avec les substances farineuses du pain de toute espèce, ou des pâtes sèches & non fermentées, la manière de préparer des alimens avec toutes les farines & tous les mucilages qu'on a cru jusqu'ici pouvoir servir de nourriture, le plus ou le moins de salubrité de tous ces alimens, les effets qu'ils produisent sur la constitution de l'homme, soit comme nourriture habituelle, soit comme régime convenable dans l'état de maladie, tous ces objets sont traités avec détail dans l'Ouvrage de M. Malouin, & s'il s'y trouve des erreurs, ce sont pour la plupart des opinions qui régnoient encore dans le temps où il a publié son Ouvrage, & qui n'ont été détruites que par des expériences plus récentes.

M. Parmentier vient de donner sur l'Art de la Boulangerie, un Traité, auquel l'Académie a accordé son suffrage, du moins sur la partie physique, la seule qui soit de notre ressort: il a combattu dans cet Ouvrage quelques opinions de notre Académicien, en rendant justice au mérite de ses recherches, & il a joint aux travaux de M. Malouin, un usage heureux des vérités nouvelles, qu'une analyse plus parfaite des substances farineuses a fait découvrir.

M. Parmentier avoit lû, à une séance de l'Académie, cette partie de son Ouvrage, où quelques idées de M. Malouin sont attaquées: celui-ci étoit présent à la séance; M. Parmentier craignoit ses regards, sachant à quel point l'amour-propre est facile à blesser, & ignorant combien M. Malouin étoit supérieur à ses foiblesses; il fut bientôt rassuré; à peine sa lecture est-elle finie, que M. Malouin vient à lui, l'embrasse: *recevez mon compliment*, dit-il; *vous avez mieux vu que moi.*

M. Malouin étoit d'un caractère franc, & assez franc pour paroître dur quelquefois; mais cette dureté n'étoit que dans son ton ou dans son humeur; elle n'alloit pas plus loin: il
pouvoit

pouvoit choquer ceux qui combattoient les opinions, & sur-tout son respect pour la Médecine, mais on voyoit aisément qu'il eût été fâché de les blesser.

Comme il croyoit très-sincèrement à son Art, il l'employoit pour lui-même; & sur-tout pendant les dernières années de sa vie, toutes les heures de sa journée étoient scrupuleusement réglées, d'après un régime qu'il s'étoit imposé; ce régime différoit beaucoup de la vie commune, & par conséquent le séparoit presque entièrement de la Société; mais il étoit soigneusement calculé sur les changemens que, selon M. Malouin, l'âge produit dans l'économie animale.

S'il n'a voulu, par ce régime, que se procurer une vieillesse saine & robuste, terminée par une mort prompte & sans douleurs, il ne s'est point trompé; il mourut à Versailles d'une attaque d'apoplexie, le 3 Janvier 1778.

La mort en surprenant M. Malouin, n'a point prévenu l'exécution d'un projet qu'il avoit formé pour contribuer aux progrès de la Médecine; témoin depuis long-temps des travaux de la Faculté, il voyoit avec douleur ces travaux ensevelis dans ses Registres, ne servir qu'à l'instruction de ses Membres, & le dépôt immense des faits que la Faculté rassemble être perdu pour les Sciences & pour l'Humanité.

Il a fondé pour cette Compagnie une Assemblée publique, où chaque année on prononcera l'éloge des Membres que la Faculté a perdus, & où elle rendra compte des travaux de l'année. Jaloux de désabuser le Public, qu'il avoit trouvé souvent si injuste envers les Médecins, il a cru que pour lui apprendre à les estimer, il ne falloit que lui apprendre à les mieux connoître.

Sa place de Pensionnaire-Chimiste, a été remplie par M. Lavoisier, déjà Associé dans la même Classe.

